

# La Fée, la Pie et le Printemps

ELISABETH  
EBORY



actusf

# LA FÉE, LA PIE ET LE PRINTEMPS

(EXTRAIT)

Collection sous la direction d'Audrey Alwett

© **Éditions ActusF**, collection Bad Wolf, août 2017

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-849-9 // EAN : 9782366298499

*Angleterre, juin 1837.*

## 1 \* La journée sera belle

### *Philomène parle :*

Le sort s'étiole. Le nez au vent, je regarde son empreinte noire s'évanouir entre les cimes des arbres, sur le ciel léger. Mon infernale monture, la bien nommée NightMare, trotte quelque part dans la forêt alentour. Et moi, au milieu d'une clairière, je me dis que cette jeune matinée est déjà plus que prometteuse !

Tout d'abord, avant même le lever du soleil, j'ai croisé ce campement de fortune, vide de toute âme... Je l'ai fouillé tranquillement. Dans un des sacs abandonnés, il y avait une collection de pots de graines, tubes d'épices, flacons de mousses et de brindilles. Des ciseaux, des aiguilles, de la ficelle de boucher... Et tout au fond, une fiole d'encre et du parchemin magiques. Un véritable enchantement pour la pie voleuse que je suis !

Puis, avec les premiers rayons de l'aurore, la lumière naissante a frémi : elle s'est dispersée – sable sur les courbes d'un coquillage – puis réassemblée.

Dans un simple frisson, la réalité a changé de nature.

Il y a quelques heures encore, je n'aurais jamais imaginé voir un tel événement ! C'est le fait d'un des miens, j'en suis sûre ! Mon sortilège d'encre, fort utile pour trouver les êtres féeriques, me l'a confirmé : une fée à l'aura puissante est en ville et, j'en mettrais ma main à couper, elle est mêlée à cet étrange froissement de monde.

Je vais donc me lancer à sa recherche : d'après une vieille légende, seule la clé de la prison des fées peut ébranler la réalité des hommes. Si tel est le cas, je la volerai au fond des bagages de cette inconnue pour la poser sur une de mes étagères. Je la mettrai au-dessus du chaudron d'or. Ce sera du meilleur effet !

Bref.

Rangeons soigneusement encre et parchemin dans notre sac. Ces fabuleux attirails sont en quantité relativement limitée. Il serait dommage de les perdre maintenant que je les ai dérobés.

Il est temps de partir.

— Nous sommes nord-nord-est de notre proie. Direction : le sud ! Tu connais, le sud, n'est-ce pas, Night ?

Cette antique carne ne me répondra jamais, bien sûr. Mais à qui d'autre m'adresser ? Je suis seule avec elle, comme d'habitude. Je me contenterai encore une fois du silence de ma jument et de ses regards réprobateurs pour toute compagnie. Enfin, ce n'est pas important. La *compagnie*, je sais m'en passer, et aujourd'hui, je le sens, la journée sera belle !

— Allez, en route !... Où es-tu passée, sale bourrique ?...

Je râle déjà pendant que je serre le nœud coulissant de mon sac.

— NightMare ! Cauchemar de mes journées, viens par ici !  
Alors que je regarde de droite et de gauche, j'entends,  
quelque part dans la forêt, un cri perçant :

— Au secours !

Là, je me dis : « Et zut... »

\*\*\*

Elle tombe lentement, un coffret sous son bras, et se pose sur la pointe des pieds au milieu d'un immense marché.

Avec l'aurore, on déverse des carcasses sur les pavés, des légumes et des fruits écrasés. Des ouïes rouges luisent dans des seaux remplis d'eau froide et des hommes les déplacent. Des femmes harangent, des chariots se renversent... Des cris. Des heurts... Vacarme sourd.

La fée cille en levant les yeux vers le ciel délavé.

Ses yeux sont blancs.

Elle n'est pourtant pas aveugle. Elle distingue les contours du vent, les camaïeux de nuit qui s'effilochent... Mais elle sait que ses yeux ne sont pas normaux. Elle vient de se faufiler hors d'un univers sous clé et ne souhaite pas qu'on la remarque. Pour masquer son regard, elle attrape au vol un plumetis qui danse, échappé d'un étal où l'on vend du faisan.

D'un coup de dent sec, elle le coupe en deux et en approche un morceau de son œil droit. La plume folâtre un temps sur la cornée humide, puis se fixe, tache sombre qui s'arrondit lentement, jusqu'à former un iris respectable. Même chose pour l'œil gauche.

Un regard sans âme vient de naître.

Il a le mérite d'avoir l'air humain mais ce n'est qu'une apparence. Il se pose sur les halles qui continuent leurs activités sans prêter attention à la nouvelle venue.

Pour les marchands et les camelots, ce n'est qu'une souillon de plus : robe grise aussi sale que les pavés, tignasse blonde bien emmêlée et sous le bras, un coffre orné de rouille. Certes, sa peau est marbrée d'or... et de bronze. Une maladie la ronge ? Tout le monde s'en moque. Elle jette d'après regards à ceux qui la frôlent, elle n'a pas l'air commode... On l'évite. La bousculade la contourne.

— Quel tapage !... crache-t-elle, étourdie par la foule.

Au cœur de ce grand flot de viandes, poissons et cris, elle a le vertige. Mais elle fait un effort et prend sur elle. Elle a un objectif très clair : retrouver quelqu'un – sa seule connaissance dans cette ville gigantesque.

— C'est le plan, se murmure-t-elle.

Elle essaie alors de demander son chemin aux hommes en plein travail. Majoritairement, ils l'ignorent. Parfois, ils lui adressent d'énergiques jurons.

Au bout de la onzième tentative, elle commence à perdre patience.

Malgré son plus beau sourire, personne ne la renseigne.

Elle décide de s'éloigner du marché et de ses besognes.

Alors qu'elle commence à se frayer un chemin à travers les étals, un homme, petit, vêtu de sombre, cesse d'examiner un panier de pommes. Il en attrape quatre qu'il fait rouler dans ses grandes manches – et une dernière pour la route. Il emboîte le pas de l'apparition, en direction d'une grande église aux allures de corbeau de pierre.

Saint Saviour's veille sur les pauvres pécheurs du marché et les riches repentantes matinales.

Une silhouette enrubannée dans un satin luisant se faufile hors de l'église par une immense porte de bois grinçante. La dame n'est pas à l'aise : elle craint qu'on la voie, elle n'est pas à sa place sur ce parvis, à cette heure matinale...

La souillon l'aperçoit, et sourit.

Le pas décidé, elle avance droit sur l'élégante qui s'esquive le long des murs de pierres. Sans délicatesse, elle attrape le bras de la dame, tétanisée. Dans un anglais ferme, quoique hésitant, elle demande :

— Où... se trouve... le palais ?

Figée, sa proie ne répond pas tout de suite.

— Où ? hurle la souillon qui commence à malmener sa victime, enfonçant ses ongles épais à travers l'étoffe de la robe.

La dame ne sait que répondre. Choquée, elle se laisse malmener par cette femme à la peau marbrée, quand elle se rend compte... Les lèvres de la souillon découvrent des dents un peu trop longues. Des dents comme des crocs. Des crocs comme des armes.

En face de l'élégante, la souillon a des dents de loup féroce.

La frayeur donne à la dame le courage de parler pour se sauver. Elle balbutie :

— Le palais ? Mais lequel ? Il y en a tant !

— Le palais de la reine !

— Eh bien, eh bien... prenez une voiture, on vous y conduira !

La souillon reste perplexe.

Très intéressée par l'idée de se débarrasser du monstre qui s'agrippe maintenant à son poignet, la dame met alors tout

en œuvre pour lui trouver un cab. Elle quitte l'esplanade de l'église, son assaillante agrippée au bras. Elle ne remarque pas qu'on les suit. Cet homme qui croque dans une belle pomme...

Enfin, sur une grande rue, la dame trouve une voiture et l'arrête.

— Montez... Montez !

La souillon la regarde, sceptique, puis se laisse faire. Elle entend sa proie dire au cocher :

— À Kensington, je vous en prie ! Ne posez pas de question, voilà pour votre course. Partez !

S'arrêtant à la hauteur de la fenêtre, la dame ose affronter sa terreur et souffle à la souillon :

— Rappelez-vous que je vous ai aidée !

Le cocher fouette son attelage et la voiture s'ébranle.

Sur la chaussée, l'élégante réalise à peine ce qui vient de se passer. La peur fait encore trembler ses doigts. Il lui semble que la créature n'est pas vraiment partie, qu'elle restera toujours dans un coin de son crâne, crocs serrés, prête à l'attaquer. Elle a croisé quelque chose d'inhumain et ne sait comment se débarrasser de cette apparition.

— Seigneur, était-ce un démon ?

Dans un froissement de satin, la dame s'effondre.

Elle s'est évanouie.

À l'écart du marché, il y a peu de monde, au petit matin, pour lui porter secours.

Seul le voleur de pommes est là, au coin d'une ruelle qui s'échappe des halles. Il regarde filer la voiture qui emmène la souillon. Il contemple l'évanouie. Une moue réprobatrice

plissant sa bouche, il jette son trognon de pomme dans sa direction :

— Jolie demoiselle, c'est mal d'aider les sorcières...

Il se détourne de la malheureuse, se dirige vers l'église. Son regard gris pétille derrière des lunettes en cul de bouteille. Il porte sur ses traits une expression de contentement mesquin. Dans son dos, par-dessus sa veste noire, flotte un long catogan de cheveux d'or.

Sur le parvis de Saint Saviour's, il prend un instant pour respirer à pleins poumons la trace d'un parfum léger. Pluie, bourgeons. Printemps.

— Et pourtant...

C'est le parfum de la souillon. Elle l'a laissé comme une empreinte dans l'atmosphère : ici devant l'église, là-bas en plein cœur du marché. L'homme sourit de plus belle :

— Alors c'est toi...

Maintenant, il gagne les portes de Saint Saviour's.

Devant l'entrée imposante, l'homme claque des doigts. Une lumière blanche jaillit de ce simple geste. L'éclair se reflète sur une faille, jusque-là invisible au cœur du vantail... L'homme avance sur la porte. Insensiblement, il passe. Disparaît.

Au même instant, un sacristain réjoui sort de l'église.

Il ne croise pas l'homme vêtu de noir. Il entend juste un murmure dont il ne saisit ni l'origine ni le sens...

Le murmure dit :

— Alors, c'est toi... Rêve.

\*\*\*

*Philomène parle :*

Le « Au secours » strident, bientôt répété comme une exaspérante rengaine, a pour bruit de fond les froissements des taillis sous les pas précipités d'une course.

Mon sac à la main, je reste figée comme un rocher. Ce n'est pourtant pas la chose à faire, car cette cohorte de branches qui grincent et de feuilles qui bruissent se dirige vers *ma* clairière. Je ferais mieux d'utiliser les miroirs enchantés brodés sur mon sac, pour disparaître en un clin d'œil. Je ferais mieux de bouger.

Ça se rapproche de moi.

Maintenant ça crie des « Aïe » et des « Viens ici ! »

Une course-poursuite !

Une proie. Plusieurs poursuivants – je distingue trois voix d'homme, haletantes et rageuses.

Soudain, tous les pas s'arrêtent et un cri résonne, haut et fort :

— Lâchez-moi !

Je reconnais le timbre des « Au secours » – jeune, féminin.

La proie s'est fait attraper.

J'entends un bruit mat : on vient d'asséner un coup.

J'imagine sans mal une lèvre se fracassant contre l'émail dur d'une dent. La lèvre éclate. Du sang coule. Un pialement sourd s'éteint dans un gargouillis. Les jurons bouillonnants indiquent qu'un des assaillants a été frappé. La proie ne compte pas se rendre sans se battre.

D'ailleurs, la course-poursuite reprend.

J'essaie d'en entrevoir les protagonistes.

Je découvre des taches d'or, qui filent entre les arbres, et viennent cristalliser en une robe jaune tournesol, plaquée à un large tronc, juste en face de moi. Voici la demoiselle en péril. Mais, pourquoi s'arrête-t-elle ? Pourquoi se cache-t-elle derrière un chêne, face à la clairière ? Elle a presque semé ses assaillants et on dirait... qu'elle les attend ?...

Son regard se pose sur moi. Elle monte son index à sa bouche :

— Chut...

Ses poursuivants se rapprochent. Ils crachent des menaces entre deux souffles poussifs.

La demoiselle, elle, a tout le temps de reprendre sa respiration.

Dos collé à l'arbre, elle est invisible : menue comme un chat de gouttière, seule la brise soulevant ses jupes peut la dénoncer. Malgré sa course, elle est aussi fraîche qu'une fleur. Elle ferait un bien joli trophée pour les brutes qui la traquent.

Les trois hommes, quant à eux aveuglés par ses charmes, n'ont certainement pas remarqué ses bottes de cavalière, à peine dissimulées sous l'ourlet de sa robe. Ils n'ont pas dû imaginer que la demoiselle – et son si gracieux décolleté – pouvait cacher, dans lesdites bottes, un petit poignard qu'elle est en train de récupérer...

Bien. Tout cela m'a l'air parfaitement orchestré, et pour ma part, j'ai quelque chose à trouver.

Je jette donc mon sac sur mes épaules et boutonne ma redingote ; du plat de la main, j'époussette quelques brins d'herbe pris dans les broderies de mon col...

Je tourne les talons. Et ce qui devait arriver arrive : un des assaillants a rattrapé la fille.

Par un acquis de conscience minimaliste, je jette un dernier coup d'œil à la scène.

— Eh, Mademoiselle, faut pas s'promener seule dans la forêt. On vous l'dit pas, au village ?

Navrant spectacle ! Le butor presse la demoiselle contre le tronc et essaye de l'embrasser – voire plus, sans affinité de la part de sa proie, qui le griffe et lui tire les cheveux. La voilà maintenant qui hurle :

— Oh, Monsieur, que vous êtes bien terrible !

Pendant que l'agresseur continue d'agresser, j'essaie de comprendre si la fille a besoin de moi. Elle me lance des regards agacés, alors j'imagine que non. Le butor, lui, se vante :

— Tu sais pas à quel point !

Il essaie de la maîtriser d'une main tout en baissant son pantalon. Ses acolytes arrivent enfin, essoufflés, et protestent immédiatement.

— Eh, on y a droit aussi !

— Oh, Messieurs, que vous êtes bien terribles !

Mais pourquoi répète-t-elle ces exclamations ridicules ?

— Vous aviez qu'à faire plus vite !

Voilà que les assaillants commencent à se disputer pour de bon. Leurs propres imbécillités les déconcentrent. La fille en profite. Elle préfère ne pas se servir du poignard qu'elle tient dans son dos et s'échappe en glissant comme une anguille entre le tronc et son agresseur le plus proche.

Elle court maintenant dans ma direction. Son regard me lance des étincelles – je crois vraiment que je la gêne. Puis, la voilà qui hurle :

— Bon sang, Clem ! Qu'est-ce que tu fiches ?!

Derrière moi, une voix grave, avec un petit accent moqueur, répond :

— J’attendais Od, et aussi, qu’*on* veuille bien se pousser de là...

Pendant que les brutes s’invectivent, la jeune fille tempête à mon intention :

— Fichez le camp ! (Puis elle rugit, visiblement fâchée :)  
Od, où es-tu encore passé ?!

Enfin, les trois agresseurs réalisent qu’ils ont perdu leur proie. Ils arrêtent aussi sec de se disputer et, comme un seul homme, se précipitent à la poursuite de la fille – c’est-à-dire, droit sur moi.

Un peu décontenancée par toute cette agitation, je ne sais plus où donner de la tête. Devant, on me fonce dessus. Et derrière, à qui appartient l’accent moqueur ? Je me retourne rapidement. Mon coup d’œil attrape au vol un homme plutôt jeune, de haute stature, cheveux châains volant au vent, regard pétillant, et un sourire...

— Miss, si vous permettez, mon amie et moi-même souhaiterions entamer une rixe avec ces brutes. Cela ne vous gêne pas de...

Et il me fait un petit signe pour que je me pousse... ce qui tombe plutôt bien dans la limite où les trois butors cavalent dans notre direction, écumant de rage.

L’un a la lèvre supérieure en sang, l’autre tient d’une main son pantalon, et le troisième est tout crotté, comme s’il était tombé dans une ornière. Je m’écarte, puisqu’on me l’a demandé poliment, mais, tout de même, j’ai bien l’impression que le crotté oblique vers moi.

— Voyons, s'il vous plaît, ne mêlez pas cette dame à nos affaires privées, messieurs. Nous ne savons même pas qui elle est. Je la nommerai Miss Parhasard, pour plus de compréhension entre nous !

La brute crottée obéit, change de direction, et file vers l'homme – « Clem » – qui tire alors un sabre étincelant de son fourreau.

Sans plus de préambule qu'un salut insolent, il attaque.

Le combat s'engage, assez inégal.

Les trois brutes sont essouffées, leurs gestes sont maladroits et leurs rares armes en mauvais état. « Clem », lui, semble expert en l'art de manier la lame. Il fait des passes travaillées, efficaces. La veste qu'il porte serait-elle un indice ? Un uniforme ? Je crois me rappeler avoir croisé des soldats arborant ce vermillon, sur ces terres...

Pendant que je m'interroge sur les tenues des armées locales, Clem assène des frappes que ses adversaires évitent avec toutes les peines du monde. Assez rapidement, j'en viens à me demander s'il ne fait pas exprès de rater ces lourdauds. Peut-être ne souhaite-t-il pas les blesser ?

Un soldat précautionneux, une jeune fille tout sauf en détresse... Drôle d'équipée !

D'ailleurs, où est-elle passée, la proie initiale de nos assaillants ? Je jette un coup d'œil circulaire et je la retrouve, postée sagement à l'orée de la clairière, regardant le combat avec le plus grand intérêt. Plus précisément, j'ai l'impression qu'elle inspecte les brutes. Je n'ai pas trop le temps de me demander pourquoi, car en voilà un qui désire finalement en découdre avec moi. Celui qui a déboutonné son pantalon...

— Qu'est-ce que c'est que cette donzelle, Clémentine ?  
Encore une de tes poules ?

— Mais enfin, restez correct ! s'exclame Clem. Miss Parhasard n'est en aucun cas une poule.

— La joue claire et le sein pigeonnant ? Ça m'en a tout l'air pourtant !

— Je vous en prie : le cheveu raide et l'allure d'un cavalier ? Franchement, vous vous trompez, répond Clem qui me détaille sans pudeur, pendant qu'il maintient les deux autres brutes en respect.

— Ça a la bouche un peu trop rose pour être honnête !

— Je ne vous dérange pas au moins ? dis-je, outrée par leur attitude.

Mais j'aurais dû me passer de commentaires : voilà que la brute se rapproche.

Occupé avec ses deux adversaires, Clem ne peut rien pour ma personne. Je suis obligée d'agir, si je veux éviter que ce lubrique personnage, tout crasseux et empestant l'alcool, ne vienne se frotter à moi. Comme il se précipite, je saute en arrière. Je ne peux pas me servir de l'arme dans mon sac pour une telle ânerie, même si j'en ai franchement envie. — Non. — *Oublie.* — Non. — *J'oublie.*

Je ne peux pas.

Je ne dois pas.

Avec cette arme, je vole des sorcières qui me maudissent pour des siècles et des siècles. Je menace des fées plus chagrines que moi. Je ne tire pas sur des crapules avinées et libidineuses.

Non.

Bref. Je crois que Clem me parle.

— Quelle belle technique d'évitement ! Vous avez des yeux de saphir et la souplesse d'un chat, Miss Parhasard.

— Vous êtes assez bon vous-même au sabre. Ah, attention !

Pendant que nous nous complimentons, l'assaillant à la lèvre ensanglantée se saisit d'une pierre imposante et avance dans le dos de Clem, avec la claire intention de l'assommer.

Grâce à mon avertissement, Clem se retourne et d'un mouvement élégant se décale de justesse pour éviter la chute du caillou. Je me demande bien à quoi sert sa complice si elle ne le prévient même pas des risques qu'il court. Comme quoi, je fais bien de travailler seule. D'ailleurs, Clem semble également impatient. Il s'adresse à la jeune fille :

— Vik ! Tu n'aurais pas trouvé quelque chose ? Il ne serait que temps !

Parade de lame contre un vilain coutelas rouillé.

— Je ne sais pas lequel les a !

— Eh bien, viens les chercher, au lieu d'observer !

— Je suis sûre qu'ils ont des puces.

— Mais non !...

— De toute manière, si Od était là, ce serait plus pratique ! déclare Vik. Où est-il encore passé ?

C'est alors que la forêt se met à parler – ou plutôt, à bougonner.

— J'arrive, j'arrive, c'est bon... Mais tout de même, les idées de Clémentine devraient être assumées par Clémentine !

Arrêt.

Clem, en plein milieu du combat, baisse son sabre et soupire profondément. Un de ses assaillants en profite pour lui sauter tout bonnement dessus, armé d'une branche en guise

de gourdin. Le plus lubrique des trois essaie toujours de m'attraper. De guerre lasse, je décide de grimper dans un arbre en lisière de la clairière pour m'en débarrasser. Il finira bien par se fatiguer.

— Tu es une vilaine féline, mais je t'aurai !

Il se peut qu'il soit long à se fatiguer.

Pendant ce temps, Clem est tombé à terre et son adversaire lui assène des coups de branche qu'il n'arrive pas toujours à éviter.

Le troisième larron est parti en direction de la fille, en grognant.

À nouveau, la voix de la forêt se fait entendre :

— Vik, il est l'heure de manger. Veux-tu venir ?

Vik semble tentée par la proposition mais elle entame tout d'abord une danse avec son agresseur. Elle essaie de lui faire les poches. Je reconnâtrai la technique d'un pickpocket dans n'importe quelle circonstance.

C'est une voleuse. Comme moi !

Elle maîtrise d'ailleurs très bien l'art de la contorsion et la fouille rapide. Malgré tout son talent, elle a l'air déçu : elle ne trouve pas ce qu'elle veut.

— Vik ! Je ne suis pas d'humeur pour ces sottises ! hurle la voix de la forêt, excédée.

Mais Vik, concentrée sur sa fouille, a baissé sa garde. Son agresseur vient de l'attraper par le cou et j'ai bien l'impression qu'il compte serrer... Elle s'étrangle déjà. Elle arrive seulement à articuler :

— Od !...

Od ?

Odalisque ? Ode poétique ? Odin roi des Ases ?...

— Il faut vraiment s'occuper de tout ici !

Une silhouette vêtue de noir, plutôt menue, apparaît auprès de la jeune fille et de son agresseur. Je distingue un regard brillant derrière des lunettes, un visage lisse comme le marbre, sans âge...

L'agresseur, surpris mais prosaïque, s'exclame :

— Qui c'est, lui ?

La réponse ne tarde pas et inonde toute la clairière d'une vibration grave et solennelle :

— Od. Le cuisinier. Fâché.

Et le coup part – un fantastique coup de poing qui dévisse littéralement la tête de la brute de ses épaules. Si Od n'avait pas d'élan pour asséner sa frappe, l'agresseur, lui, décolle carrément du sol, lâchant la jeune fille. Il s'étale dans l'herbe, à quelques pas de là, assommé pour le compte.

— Bon, peut-on aller manger, maintenant ? demande le « cuisinier » à l'intention de Vik.

Elle fait oui de la tête et commence déjà à emboîter le pas du mystérieux « Od ». Elle se retourne tout de même.

— Clem, ça va aller ?

— Oui, pas de souci !

Roulade à droite ; roulade à gauche.

Clem est toujours à terre, en mauvaise posture. Son assaillant a certes perdu son gourdin mais il reste musculeux et lourd ; de plus, il a désarmé Clem, dont le sabre brille seul dans les herbes hautes. Malgré l'évidence – *il y a un souci* –, Vik hausse les épaules et se détourne définitivement. Od semble la sermonner – elle baisse sagement la tête – et ils s'en vont.

Pour ma part, je me rends compte que je reste perchée dans l'arbre pour rien, car mon assaillant lubrique a filé au chevet de son compagnon, sonné par le cuisinier en colère.

— Tu es un voleur, Clémente, et un assassin ! s'exclame le butor agenouillé aux côtés de son ami.

— Non, non, pas un assassin !

Clem proteste et arrive enfin à se dégager de l'emprise de son adversaire direct. Celui-ci roule au sol, en se tenant l'entrejambe. Triste coup bas. Leste, Clem se relève et se dirige vers son sabre.

— Bon : j'ai pu faire les poches de ton ami ; Vik, celles de ton... autre ami. Et rien. En toute logique, tu dois détenir ce que je cherche. Rends-moi les cartes.

— Tu l'as tué !

— Mais non ! Regarde, il remue encore.

Et, en effet, la brute assommée par le cuisinier commence vaguement à bouger... Mais voilà que mon ancien agresseur, aveuglé par la colère et le vin, sort de sa ceinture un pistolet.

— Il est chargé ! prévient-il, tout en pointant l'arme vers Clem.

— Tout doux !

Clem lève une main en signe d'apaisement. Le butor ne veut rien entendre.

— Tricheur ! Voleur ! Assassin !

— Ton ami est en vie...

Hélas, le fou armé n'écoute pas. Clem peut dire ce qu'il veut, l'autre est submergé par une agitation aussi crasse que dangereuse.

Car ses menaces ne sont pas vaines : son arme est lourde de poudre. Elle pique du nez dans sa main tremblante. De mon

perchoir, je pourrais abattre cette brute sans problème. Il suffirait de fouiller dans mon sac, y trouver la masse froide de la crosse de nacre, en extirper mon pistolet.

Déjà, je le saisis entre mes doigts. Je ne devrais pas. C'est une arme trop particulière pour l'utiliser sur un coup de tête.

Je mets en joue – et je ne devrais pas. Car l'arme est chargée d'une plume ensorcelée, comme toujours, au cas où...

Bon sang, pourquoi je fais ça ?

Les rayons du soleil se découpent dans les branchages, glissent sur la clairière trempée de rosée, frôlent les bottes usées de ce Clem que je connais à peine – que je ne connais pas en fait...

La brute grommelle des insultes et des menaces.

— Je vais tirer et me débarrasser de toi, et j'irai récupérer la fille ! Tu nous dois bien ça, Clémentine ! Voleur ! Assassin !

Le soleil monte lentement au-dessus des cimes...

Pourquoi protéger cet homme en veste rouge me semble-t-il si viscéralement nécessaire à cet instant ?

— Voleur peut-être mais pas...

Et le coup part.

La détonation remplit l'atmosphère de poussière et d'une odeur âcre.

Clem se jette à terre : est-il touché ? Je finis d'ajuster mon tir et sans hésiter, je fais feu à mon tour. La plume acérée découpe l'air printanier, se fiche dans le crâne de la brute, s'enfonce dans son front. Lorsque Clem se relève, elle a déjà disparu. A-t-il vu quelque chose ? Elle a à peine existé... Il ne reste d'elle qu'une infime trace noire sur la peau tannée de l'homme. Qui s'écroule.

— Mais ! Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Bon sang !  
Vous êtes folle ou...

Clem, tout à fait indemne, se tourne vers moi, puis vers ma victime, puis vers moi. Il n'en croit pas ses yeux.

— Il devrait se réveiller, dis-je pour le rassurer.

J'ai tiré sans raison valable – et je m'en mords déjà les doigts.

— Il devrait ? Avec une balle dans le crâne ?

Je saute au pied de l'arbre.

— Ce n'est pas une vraie balle de toute manière...

— En tout cas, c'est un vrai pistolet que vous avez là !

— Regardez, il respire...

Ma victime est juste sonnée. Un peu... disons... un peu choquée. Le sort que j'ai lancé avec la plume n'avait que ce but : éteindre pour un temps un adversaire un peu trop pressant. L'arme exécute les sorts que je lance, ni plus, ni moins... Je ne sais pas vraiment comment cela fonctionne. Ni si les sortilèges peuvent être défaits. Mais qui cela intéresse ?

Sur ces entrefaites, l'homme que Clem avait terrassé d'un coup de genou bien placé trouve assez de force pour se relever et s'enfuir sans demander son reste.

— C'est le moment de fouiller celui-ci... dis-je pour changer de sujet.

— Ah oui, c'est vrai.

Clem, après un bref coup d'œil au front de ma victime, commence à lui faire les poches. Il y trouve ce qu'il cherche : un paquet de cartes attaché par un ruban noir.

— C'est le jeu d'un ami, me dit-il. Je lui rendrai quand j'en aurai l'occasion...

Il regarde les deux brutes à terre.

— Bien, bien, Miss Parhasard... dit-il, pensif.

Moi, j'enfourne rapidement mon arme dans mon sac, frôlant du bout des doigts mon vrai nom gravé dans sa nacre. Même pas un merci ! Je l'ai aidé quand même...

— Sans doute devrais-je vous remercier, n'est-ce pas ?

Ah, quand même...

— Oui. Vous devriez.

— Merci, Miss Parhasard. À qui dois-je réellement cette efficace couverture de mes arrières ?

— À Philomène.

— Philomène ?... Tout court ?

— Philomène Parhasard ira très bien.

Je ne vais pas lui donner mon vrai nom. Cela ne se fait guère chez les fées.

— Alors, Miss Parhasard, voulez-vous partager le repas préparé avec patience et bonne humeur par mon ami Od ? Cela risque d'être le pire petit déjeuner de votre vie, mais il vous est proposé de bon cœur.

— Euh... j'ai... en fait, j'ai quelque chose à faire... Je ne pense pas que ça puisse trop attendre...

En effet, quelqu'un est en train de modifier l'ordre des mondes et, si je veux en profiter pour chiner quelques précieux objets, je ne pense pas avoir le loisir de trop traîner en chemin...

— Ah... vous avez une urgence dans la forêt ? demande Clem, un brin moqueur.

— Non. Je dois aller en ville.

En tout cas, c'est ce que m'a dit mon sortilège d'encre...

— À Londres ? Bien sûr ! Nous y allons aussi !

Et Clem m'offre son bras. J'avoue que je me rends aisément.  
Son sourire charmant m'attire, son regard aussi.

Sans plus de résistance, je glisse mon bras sous le sien pour  
lui emboîter le pas.

\*\*\*

Dans le cab, cahotant à travers les rues de Londres, passant  
des environs de Saint Saviour's à Blackfriars Road, de Westminster à Piccadilly, Rêvage fixe le coffre sur ses genoux.

Elle n'a pas de tendresse dans son regard de plume morte.  
Elle n'a pas vraiment de sentiments, au fond de sa carcasse,  
mais elle se rend compte, en passant ses doigts sur les ferronneries rouillées, qu'elle a atteint son but... et cela l'étonne encore.

La fée, c'est-à-dire, n'est pas une jeune écervelée qui a juste eu une idée grandiose pour se faire remarquer. Sur sa peau marbrée, il n'y a pas de rides, mais d'imperceptibles marques, à peine visibles dans la lumière du matin. Autour de ses lèvres, l'ombre d'un sourire ironique ; sur son front, le poids de la vigilance...

Rêvage est une fée ancienne : son histoire commence avec les rêves des hommes. Leurs souhaits sont les trésors qu'elle doit veiller. Mais aujourd'hui, la seule chose qui l'occupe est son désir personnel, dévorant, brûlant... Elle est en quête de pouvoir.

Pouvoir fuir.

Pouvoir tout changer.

Pouvoir régner...

Bâtie il y a bien longtemps par ceux qui avaient peur du noir pour les habitants de leurs nuits, il existe une prison. Nul ne sait vraiment où elle se trouve – d’aucuns diraient « sous les tertres »...

Où qu’elle soit, la prison est perdue dans un épais brouillard, et ses prisonniers aussi. Ils sont fées et démons, monstres et merveilles, et tous rêvent de retrouver un jour la terre des hommes – *les terres fermes*. Malheureusement, ils sont enchaînés par de solides liens : des légendes.

Il y avait bien longtemps, des dieux-gardiens existaient. Ils sillonnaient la prison et leurs pas retentissaient sous la coupole grise des nuages.

Il y avait bien longtemps...

Puis le pas de la garde se fit rare. Discret. Silencieux enfin.

Les geôliers devinrent une rumeur. Redoutée, effrayante – mais une rumeur tout de même.

Entre la peur de briser d’anciennes lois et l’envie de liberté, un rai de doute apparut.

Les anciens essayèrent d’étouffer cet espoir. Pour beaucoup, les plus jeunes écoutèrent les plus vieux et la peur ferma les portes. Les rumeurs tenaient les chaînes. Le doute, ami inconstant, cachait la clé de cet endroit étrange, qui brouillait les repères et égarait les pas. Le cachot, gris et humide, n’avait pas d’horizon mais il *devait* avoir des gardiens. C’était une prison, non une tombe...

Ou peut-être...

Rêvage n’était pas loin d’admettre que son monde ressemblait bien plus à un mausolée qu’à une geôle. Mille questions la

tenaillaient et parfois elle rêvait que les dieux-gardiens étaient bel et bien partis.

Mais cela ne changeait pas grand-chose, elle le savait. Prison ou tombe, son monde était stérile : rien ne poussait chez elle. Quant au règne des fées, il était caduc depuis trop longtemps. Les lois magiques étaient inconnues des hommes. Si les geôliers avaient disparu, l'exil et la mort restaient leur héritage.

Pourtant, l'espérance fit son chemin dans son crâne.

Et Rêvage mit des années à échafauder un plan grandiose pour servir ses espoirs.

Au cœur de ses projets, il y avait un enfant – un changeling. Mais les enfants, dans sa prison, voilà qui était rare.

Bénédiction, hasard, ou fatalité ? Deux graines de fée étaient venues à elle – et cela était bien plus que rare : c'était exceptionnel.

Une étoffe bleue passant au mauve par le sang et des éclats de charbon jetés à la va-vite sur de petits yeux blancs. L'espoir pour linge et une pierre taillée pour iris. De minuscules doigts accrochés à ses os comme à une planche de salut...

Rêvage n'avait de projets précis que pour l'une de ses graines. Elle s'était débrouillée comme elle avait pu avec la deuxième.

Mais pour les deux, elle avait eu la même prière : la liberté, coûte que coûte. La liberté, en terre ferme, chez les hommes, loin des fées.

Rêvage était restée seule, dans le brouillard de la prison, à attendre... attendre...

Enfin, aujourd'hui, elle avait marché en direction des Ruines. Elle s'était perdue mille fois dans les déchirures de brume. Elle avait retenu son souffle quand elle avait posé le

pied sur le pavage de la bâtisse. Elle avait aperçu le coffre, sous un fantôme d'ogive. Incongru. Pourtant bien réel. Elle avait glissé comme un serpent, l'avait happé sous son bras comme un rapace. Et elle avait couru. Persuadée d'être poursuivie, elle avait filé aussi vite qu'elle pouvait, le coffre imprimant ses angles dans sa chair.

Puis, à travers des failles de raccourcis, elle était tombée.

En tombant, elle avait croisé ses souvenirs.

Deux souvenirs.

Tout évadé, sans doute, a quelque chose de ce genre qui brûle assez son sang pour tenter ce geste insensé. Pour Rêvage, ce sont ces vies qu'elle a portées des années auparavant.

Aujourd'hui, sa détermination s'attache à ces souvenirs comme une forcenée.

En cet instant, Londres qu'elle traverse, ses pierres qui s'amoncellent, ses grognements de grand animal qui se tord et se déplie... tout cela est le cadet de ses soucis.

Elle maudit sa prison, crache sur ses geôliers.

Car, *aujourd'hui*, il manque quelque chose au cachot des monstres et des merveilles.

Ce n'est rien d'extraordinaire, mais c'est utile.

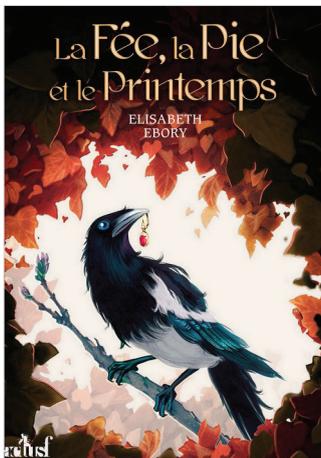
C'est dans le coffre fleuri de rouille.

C'est la clé, que Rêvage a volée.

*(Fin de l'extrait)*

En Angleterre, les légendes ont été mises sous clé depuis longtemps. La fée Révage complète pour détruire cette prison et retrouver son pouvoir sur l'humanité. Elle a même glissé un changelin dans le berceau de la reine...

Mais Philomène, voleuse aux doigts de fée, croise sa route. Philomène fait main basse sur une terrible monture, des encres magiques, un chaudron d'or et même cette drôle de clé qui change de forme sans arrêt. Tant pis si les malédictions se collent à elle comme son ombre... Philomène est davantage préoccupée par ses nouveaux compagnons parmi lesquels un assassin repent et le pire cuisinier du pays. Tous marchent vers Londres avec, en poche, le secret le plus précieux du royaume.



*Des personnages empreints d'une légèreté désespérée, une aventure aussi féérique que profondément humaine. Elisabeth Ebory renoue avec le merveilleux des anciens récits, sans nier leur part d'obscurité.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
(clie)

En numérique : 5.99 €  
(clie)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-849-9